

LA FOLIE
DES FOULES

De la même autrice
chez Flammarion Québec

Armand Gamache enquête

<i>En plein cœur</i>	<i>La nature de la bête</i>
<i>Sous la glace</i>	<i>Un outrage mortel</i>
<i>Le mois le plus cruel</i>	<i>Maisons de verre</i>
<i>Défense de tuer</i>	<i>Au royaume des aveugles</i>
<i>Révélation brutale</i>	<i>Un homme meilleur</i>
<i>Enterrez vos morts</i>	<i>Tous les diables sont ici</i>
<i>Illusion de lumière</i>	<i>Un monde de curiosités</i>
<i>Le beau mystère</i>	
<i>La faille en toute chose</i>	Hors-série
<i>Un long retour</i>	<i>Le pendu</i> (novella)

Autre publication

État de terreur

coécrit avec Hillary Rodham Clinton

LOUISE PENNY

LA FOLIE
DES FOULES

Armand Gamache enquête

Traduit de l'anglais (Canada)
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

Flammarion >
Québec

Les personnages et les situations de ce roman – outre ceux qui appartiennent clairement au domaine public – sont fictifs, et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou décédées serait purement fortuite.

COUVERTURE

Design : David Baldeosingh Rotstein / St. Martin's Press

Peinture abstraite © agsandrew / Shutterstock; arbre © Ovchinnkov Vladimir

Adaptation graphique : Antoine Fortin

INTÉRIEUR

Mise en pages : Michel Fleury

Titre original : *The Madness of Crowds*

Éditeur original : Minotaure Books

© 2021, Three Pines Creations, Inc.

© 2021, Flammarion Québec pour la traduction française

© 2024, Madrigall Canada inc. / Flammarion Québec, pour la présente édition

Œuvres citées :

Extrait de « Suicide dans les tranchées », poème de Siegfried Sassoon publié dans *Qu'est-ce que ça peut faire? Poèmes 1914-1918*, traduction d'Emmanuel Malherbet.

Extrait de *Walden ou La vie dans les bois* de Henry David Thoreau, traduction de Louis Fabulet.

Extraits de *Henry VIII* de William Shakespeare, traduction de François-Victor Hugo.

Extrait de *Vapour Trails* de Marylyn Plessner. Reproduit avec l'aimable autorisation de l'éditeur, Stephen Jarislowsky.

Extrait d'*Un Noël d'enfant au pays de Galles* de Dylan Thomas, traduction de Lili Sztajn.

Extrait du *Roi Lear* de William Shakespeare, traduction de François-Victor Hugo.

Extrait de « Abou-Zeid-Ben-Adhem et l'Ange », poème de Leigh Hunt publié dans *Beautés de la poésie anglaise*, traduction de François Chatelain.

Extrait de « L'attente », poème de Margaret Atwood publié dans *Matin dans la maison incendiée*, traduction de Marie Évangeline Arseneault. Reproduit avec l'aimable autorisation des Écrits des Forges.

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-89811-187-7

Dépôt légal : 2^e trimestre 2024

Imprimé au Québec

www.flammarion.qc.ca

*Je dédie ce livre à celles et ceux qui, durant la pandémie,
ont travaillé sans relâche en première ligne,
dans des conditions souvent impossibles, pour nous garder
en sécurité. Si « ça va bien aller », c'est grâce à vous.*

Louise Penny, 2021

– J’ai un mauvais pressentiment, patron.

Dans l’oreillette de Gamache, la voix d’Isabelle Lacoste trahissait l’angoisse, voire un sentiment d’urgence.

L’inspecteur-chef Gamache balaya des yeux la foule agitée, au moment où, dans la salle, la rumeur se changeait en vacarme.

Un an plus tôt, un tel rassemblement aurait été non seulement impensable, mais aussi illégal. Les participants auraient été dispersés et tenus de se faire tester. Mais grâce au vaccin, on n’avait plus à se soucier de la propagation du virus mortel. Tout ce qu’on avait à craindre, c’était une émeute.

Armand Gamache n’oublierait jamais le moment où le premier ministre du Québec, un ami personnel, lui avait téléphoné pour l’informer de la disponibilité du vaccin. L’homme, en larmes, avait eu du mal à articuler les mots.

Armand avait raccroché, en proie au vertige, à une légère hystérie. Il n’avait jamais rien senti de tel. Rien de comparable. Une sensation moins de soulagement que de renaissance. Ni pour tout ni pour tous, hélas.

Lorsqu’on déclara la fin officielle de la pandémie, tout le petit village de Three Pines, où habitaient les Gamache, s’était réuni dans le parc, où on avait lu à haute voix le nom des victimes. Des proches avaient planté des arbres dans la clairière au-dessus de la chapelle. On appellerait désormais cet endroit la Nouvelle Forêt.

Puis, d’un geste solennel, Myrna avait déverrouillé sa librairie. Et Sarah avait ouvert les portes de sa boulangerie. M. Béliveau avait mis l’écriteau « Ouvert » dans la vitrine de

son magasin général et des acclamations avaient fusé quand Olivier et Gabri avaient déverrouillé leur bistro.

Dans le parc du village, on fit griller des hamburgers, des hot-dogs, des steaks et du saumon sur des planches de cèdre. Les gâteaux, les tartes et les tartelettes au beurre de Sarah s'alignaient sur une longue table, et Billy Williams aida Clara Morrow à transporter de pleins seaux de sa limonade maison.

Il y eut des jeux pour les enfants et, ensuite, un feu de joie et une soirée dansante dans le parc.

Des amis et des voisins se faisaient des câlins, allaient parfois jusqu'à s'embrasser. Même si ces gestes leur semblaient étranges, un peu osés. Certains préféraient encore se saluer avec les coudes. D'autres continuaient de trimballer leur masque. Tel un rosaire, une patte de lapin ou une médaille de saint Christophe promettant un voyage sans encombre.

Lorsque Ruth toussait, tous prenaient leurs distances. C'était probablement plus prudent, même en temps normal.

Il y avait des séquelles, bien sûr. Cette horrible période avait laissé derrière elle un sillage sans fin.

Et la manifestation de ce jour-là, tenue dans l'ancien gymnase de l'université, à quelques kilomètres de Three Pines, en faisait partie.

L'inspecteur-chef Gamache parcourut du regard le vaste espace jusqu'aux portes, au fond. Des spectateurs affluaient toujours.

– On n'aurait jamais dû autoriser une chose pareille, dit Lacoste.

Gamache était d'accord. À son avis, c'était de la folie. Et pourtant, les gens étaient là.

– Nous avons la situation bien en main ?

La réponse de Lacoste tarda un peu.

– Oui, mais...

« Mais... »

Depuis les coulisses, Gamache aperçut l'inspectrice Lacoste d'un côté. En civil, son insigne de la Sûreté du Québec bien visible sur son veston.

Elle s'était hissée sur une marche pour mieux surveiller la foule de plus en plus nombreuse et diriger les agents vers d'éventuels points chauds.

À moins de trente-cinq ans, Isabelle Lacoste était l'une des officières les plus chevronnées de Gamache. Elle avait été mêlée à des émeutes, à des fusillades, à des prises d'otages et à des confrontations armées. Elle avait tenu tête à des terroristes et à des meurtriers. Elle avait été blessée, presque mortellement.

Bref, elle n'avait pas froid aux yeux. Or, en ce moment, elle était visiblement inquiète.

Des spectateurs jouaient des coudes dans l'espoir de mieux voir la scène. Dans la vaste salle, des échauffourées éclataient à gauche et à droite. Dans une foule composée de participants aux intérêts divergents, les bousculades étaient monnaie courante. On avait vu pire, et les agents de Gamache, solidement formés, éteignaient vite les feux.

« Mais... »

Avant même qu'Isabelle exprime ses préoccupations, Gamache avait senti la même chose. Dans ses tripes. Sur sa peau qui fourmillait. Dans ses doigts qui picotaient...

Isabelle, constata-t-il, se concentrait sur un vieil homme et une femme plus jeune, au centre de la salle. Ils se poussaient mutuellement.

Rien de particulièrement violent. Du moins pour l'instant. Un agent s'avavançait vers eux dans l'intention de les calmer.

Pourquoi Lacoste se souciait-elle de ces deux-là en particulier ?

Gamache continua d'observer. Puis il sentit les poils de sa nuque se dresser.

L'homme et la femme portaient tous deux sur leur manteau d'hiver un macaron surdimensionné proclamant : « Ça va bien aller. »

On avait joué, il le savait, sur le sens du mot « bien » qui, depuis le début de la pandémie, avait pris plusieurs sens divergents. Lesquels, aux yeux de Gamache, n'étaient pas tous très sains.

Il se pétrifia.

Au cours de ses trente années de carrière, il avait été témoin de nombreuses manifestations et de quelques émeutes. Il connaissait les points chauds. Les signes avant-coureurs. Et il savait à quelle vitesse une situation peut dégénérer.

Mais, malgré toutes ses années à titre d'officier supérieur, il n'avait encore jamais rien vu de comparable.

Ces deux personnes, l'homme et la femme, étaient du même bord. Le macaron proclamait leur allégeance. Et pourtant, ils avaient retourné l'un contre l'autre l'agressivité qu'on réserve normalement à ceux de l'« autre camp ». La colère flotait librement. S'abattait sur la nuque la plus proche.

Dans la salle, l'atmosphère était étouffante. Habillés pour le froid extrême du dehors, les participants, avec leurs parkas, leurs lourdes bottes, leurs écharpes et leurs mitaines, crevaient de chaleur. Ils retiraient leurs tuques de laine et les fourraient dans leurs poches. On voyait des personnes d'ordinaire bien coiffées avec les cheveux dressés sur la tête, comme si elles avaient eu une grosse frayeur ou une idée de génie.

Serrés comme des sardines, tous ces gens se trouvaient en état de surchauffe physique et émotive. L'inspecteur-chef Gamache détectait presque l'odeur de nerfs à fleur de peau qui grésillaient.

Frustré, il jeta un coup d'œil aux hautes fenêtres derrière Lacoste. À force d'être peintes et repeintes, elles ne s'ouvraient plus depuis longtemps, et il n'y avait aucun moyen de laisser entrer un peu d'air vif et froid. Ils avaient essayé.

De son œil exercé, l'inspecteur-chef poursuivit son examen de la foule. S'imprégna de signes visibles et invisibles. À son

avis, on n'avait pas encore atteint le seuil critique, le point de non-retour. À titre d'officier supérieur, il devait s'assurer qu'on n'en arrive pas là.

Si on se rapprochait de ce seuil, il arrêterait tout, même s'il était conscient du danger. Plus encore que des enjeux moraux liés à l'interruption d'un rassemblement parfaitement légitime, il se souciait de la sécurité du public.

En chargeant ses agents de mettre un terme à la manifestation, il risquait de provoquer les réactions violentes qu'il cherchait justement à éviter.

Maintenir la paix dans une foule et éviter qu'elle devienne violente n'avait rien d'une science. On enseignait des stratégies, certes. À l'école de la Sûreté, Gamache avait lui-même donné aux recrues des cours sur la gestion de grandes manifestations potentiellement explosives. Mais au fond, c'était une question de jugement. Et de discipline.

Les agents devaient maîtriser les mouvements de la foule et se maîtriser eux-mêmes. Jeune agent, Gamache avait vu des policiers aguerris paniquer pendant une manifestation, rompre les rangs et se mettre à taper sur leurs concitoyens.

C'était horrible. Écœurant.

Sous ses ordres, de tels débordements ne s'étaient jamais produits, mais Gamache savait que, pour peu que les circonstances s'y prêtent, le risque était présent. Une foule déchaînée faisait peur à voir. Moins, cependant, que des policiers déchaînés et armés de matraques et de revolvers.

Un à un, il invita ses officiers supérieurs à faire rapport. D'une voix calme et empreinte d'autorité.

– Inspectrice Lacoste ? dit-il dans son casque audio.

Isabelle mit un moment à composer sa réponse.

– Nous maîtrisons la situation. À ce stade-ci, je pense qu'il serait plus risqué de tout arrêter que de poursuivre.

– Merci, dit Gamache. Et à l'extérieur, inspecteur Beauvoir ?

Quand il empruntait une bande de fréquences publique, Gamache se montrait formel, préférant utiliser le grade de ses officiers plutôt que leur nom seulement.

Malgré ses vives protestations, l'inspecteur Jean-Guy Beauvoir avait été affecté à l'entrée. À ses yeux, c'était une forme de bannissement.

À la fin de la trentaine, Beauvoir était mince et en bonne condition physique, même s'il commençait à épaissir un peu. Il partageait avec Isabelle Lacoste les responsabilités de second de Gamache dont, par coïncidence, il était aussi le gendre.

– On va dépasser la capacité de la salle, patron, dit Jean-Guy du haut du cageot retourné sur lequel il était grimpé.

Il mit en visière sa main gantée pour parer l'éclat du soleil reflété par la neige. Pour empêcher le sang de figer dans leurs veines, les personnes encore dans la queue battaient des pieds et frottaient leurs mitaines ensemble en lançant à Beauvoir des regards mauvais, comme s'il était personnellement responsable de l'hiver.

– Je dirais qu'il reste de cent cinquante à cent quatre-vingts personnes dans la file. Elles commencent à s'énerver. Un peu de bousculade, mais pas encore de bagarre.

– Combien sont entrées? demanda Gamache.

– On en est à quatre cent soixante-dix.

– Tu connais la limite. Que va-t-il arriver quand elle sera atteinte?

– Difficile à dire. Il y a des enfants. Des familles. Je ne comprends pas que des parents emmènent des enfants à...

– Moi non plus.

Il y avait déjà des enfants dans la salle. Gamache avait donné à ses agents l'ordre de les protéger en priorité, en cas de grabuge.

Situation cauchemardesque. Des hommes et des femmes qui, pris de panique, se piétinent à mort. Et les enfants étaient les plus vulnérables.

– Des armes?

– Pas de revolvers, pas de couteaux, répondit Beauvoir. Quelques bouteilles. On a confisqué beaucoup de pancartes. Et fait des mécontents. Comme si le droit d’apporter dans une salle bondée un objet susceptible de servir de gourdin était inscrit dans la Charte.

Beauvoir considéra les pancartes empilées dans la neige, près du mur de briques.

La plupart avaient été fabriquées à la main, avec des slogans écrits au crayon de cire, et fixées à des bouts de bois. Curieusement, les menaces faites au crayon de cire paraissaient plus sinistres. Certaines étaient l’œuvre d’enfants. « Ça va bien aller », lisait-on.

En soi, c’était suffisant pour faire bouillir Beauvoir. Les manifestants s’étaient approprié une formule qui, tout au long de la récente pandémie, avait été synonyme de réconfort. Et ils en avaient fait un code, une menace subtile. Ou, pire, ils avaient laissé leurs enfants s’en charger.

Il considéra la foule, nota quelques bourrades, certains se rendant compte qu’ils risquaient de ne pas pouvoir entrer, contrairement à leurs rivaux.

– Ça se corse, dit Beauvoir. Je pense qu’il vaut mieux tout arrêter, patron.

– Merci, dit Gamache en soupirant.

Il prendrait en considération l’avis de Jean-Guy, qui avait peut-être raison, du reste, mais Gamache dut s’avouer que, exceptionnellement, il ne se fiait pas au jugement de son second, sans doute influencé par ses propres sentiments. C’est d’ailleurs pour cette raison que Beauvoir, malgré ses protestations, avait été affecté à l’extérieur.

Gamache consulta sa montre. Quinze heures cinquante-cinq.

L’heure de vérité. Poursuivre ou non.

Jetant un autre coup d’œil derrière lui, il remarqua deux femmes d’âge mûr dans l’obscurité.

L'une, vêtue d'un pantalon noir et d'un col roulé gris, tenait une planchette à pince. Elle semblait nerveuse.

Ce fut plutôt l'autre qui retint l'attention de Gamache.

La professeure Abigail Robinson écoutait sa collègue en hochant la tête. La main sur le bras de cette dernière, elle souriait. Calme. Concentrée.

La professeure portait un chandail en cachemire bleu et une jupe fauve mi-longue. Du sur mesure. Simple, classique. « Le genre de vêtements que porte Reine-Marie », songea Gamache.

L'idée le troubla.

Si tous ces gens s'étaient réunis en ce jour glacial de décembre, c'était pour entendre cette femme, professeure de statistiques à l'université.

Au lieu de faire du ski, de patiner ou de siroter un chocolat chaud au coin du feu, ils avaient décidé de se rassembler ici. De jouer du coude. Dans l'espoir de mieux voir la statisticienne. Certains étaient là pour l'acclamer, d'autres pour la conspuer et protester; certains pour l'entendre, d'autres pour la chahuter.

Et quelques-uns, ou un seul, avaient peut-être de sinistres desseins.

L'inspecteur-chef n'avait pas encore rencontré la femme qui s'apprêtait à monter sur la scène, mais son adjointe, une certaine Debbie Schneider, était venue le voir à son arrivée et lui avait proposé ce qu'elle semblait tenir pour une faveur, soit une audience personnelle.

Il avait décliné l'offre en affirmant qu'il avait un travail à faire. Et il le faisait.

Mais il était assez lucide pour savoir qu'il aurait accepté s'il s'était agi de quelqu'un d'autre. Qu'il aurait demandé à rencontrer cette personne, à revoir avec elle le dispositif de sécurité. À définir certaines règles. À la regarder dans les yeux et à établir un lien personnel entre la protégée et le protecteur.

Pour la première fois de sa carrière, il avait refusé, poliment, de faire la connaissance de la personne qui mettait sa vie entre ses mains. Il s'était contenté de mettre les détails au point avec M^{me} Schneider.

Il tourna le dos à la salle. Le soleil se couchait. Il ferait noir dans vingt minutes.

– La manifestation aura lieu comme prévu, dit-il.

– Oui, patron.

Gamache gagna une fois de plus les coulisses et écouta les rapports des agents. Vérifia les portes et les coins sombres.

Il demanda à la technicienne d'intensifier l'éclairage.

– Qui sont ces gens? demanda celle-ci en indiquant la foule d'un geste de la tête. Qui organise une manifestation pareille entre Noël et le jour de l'An? Qui y assiste?

Bonnes questions.

Gamache reconnut quelques visages familiers dans la foule. C'étaient, savait-il, de bonnes personnes. Certaines arboraient le macaron, d'autres non.

Il y avait là des voisins, voire des amis. Mais la plupart étaient des inconnus.

Les Québécois avaient des sentiments affirmés et ne craignaient pas de les exprimer. C'était souhaitable. Une preuve de maturité. Toute société saine a pour but de donner à ses citoyens la possibilité d'exprimer des points de vue impopulaires sans crainte des représailles.

Mais la liberté d'expression a des limites. Et Armand Gamache était conscient de les frôler.

S'il avait craint d'exagérer, ses doutes s'étaient volatilisés lorsque, plus tôt dans la journée, il avait procédé à une ultime inspection des lieux en compagnie de Lacoste et de Beauvoir.

En arrivant, ils avaient eu la surprise de voir des voitures dans le stationnement et des gens qui faisaient la queue devant la porte. Dans le froid cinglant, ils battaient des pieds, se tapaient sur les bras et frottaient l'une contre l'autre leurs mains recouvertes de mitaines. Des nuages de vapeur flottaient au-dessus de leurs têtes, à la façon d'idées opaques.

La manifestation ne débiterait pourtant pas avant des heures.

Retirant ses gants, Gamache avait sorti son calepin, arraché des pages et donné à chacun un numéro portant ses initiales.

– Rentrez chez vous. Allez vous réchauffer. À votre arrivée, montrez ce papier aux agents. Ils vous laisseront entrer.

– Impossible, dit une femme en acceptant son numéro. On est venus de Moncton.

– Au Nouveau-Brunswick? s'étonna Beauvoir.

– Oui, confirma son mari. On a roulé toute la nuit.

D'autres s'avançaient avec insistance, pressés d'obtenir un numéro, comme s'ils étaient affamés et que Gamache distribuait des vivres.

– Le café du coin est sûrement ouvert, dit Lacoste. Allez-y, dînez et revenez pour l'ouverture des portes, à quinze heures trente.

Certains suivirent la suggestion. D'autres préférèrent rester sur place. À tour de rôle, ils allaient se réchauffer dans les voitures.

Pendant que les officiers de la Sûreté entraient, Lacoste bredouilla: *Quand donc les graines de cette colère ont-elles été semées / et dans quel sol.*

Vers de circonstance tirés d'un poème de leur amie Ruth Zardo. Cependant, les officiers de la Sûreté savaient très bien qui avait semé les graines qu'ils voyaient à leurs pieds.

Ce qui avait poussé ce couple à quitter sa province et à faire un trajet de près de mille kilomètres en pleine nuit, sur des routes enneigées et glacées, ce n'était ni la joie, ni le bonheur, ni l'optimisme.

Et ce n'était pas la recherche du plaisir qui avait incité les autres à s'arracher de leur fauteuil devant un bon feu. À laisser derrière leur famille. Leur sapin de Noël festif, les restes de dinde dans le réfrigérateur. À laisser en plan les préparatifs du réveillon de la Saint-Sylvestre.

À faire le pied de grue dans un froid mordant.

Les graines de la colère semées par une statisticienne raffinée prenaient racine.

Le concierge, Éric Viau, les attendait dans l'ancien gymnase. Gamache l'avait rencontré deux jours plus tôt, après avoir reçu l'affectation inattendue.

Armand était alors sur la patinoire extérieure au centre de Three Pines, en compagnie de Reine-Marie et de deux de leurs petites-filles. Ses propres patins aux pieds, Armand, à genoux, lançait ceux de Florence, huit ans, tandis que Reine-Marie s'occupait de ceux de la petite Zora.

C'étaient les premiers patins des fillettes. Cadeaux de Noël de leurs grands-parents.

Florence, les joues rougies par le froid, était impatiente de rejoindre les autres enfants sur la glace.

Sa cadette, Zora, était silencieuse et méfiante. Elle n'était pas du tout convaincue que ce serait amusant de s'aventurer, chaussée de rasoirs géants, sur un étang gelé. Elle doutait que ce soit une bonne idée.

– Papa?

On appelait Gamache depuis la maison.

– Oui?

Sur le perron, Daniel, grand et solide dans son jean et sa chemise à carreaux, brandissait un téléphone.

– On t'appelle. Pour le travail.

– Tu peux prendre un message, s'il te plaît?

– J'ai essayé, mais il paraît que c'est important.

Armand se leva et chancela un peu sur ses patins.

– La personne a l'air paniquée?

– Non.

– Alors dis-lui que je suis moi-même occupé par quelque chose de très important et que je vais la rappeler dans vingt minutes.

– D'accord.

Daniel disparut à l'intérieur.

– Veux-tu que Jean-Guy prenne l'appel? demanda Reine-Marie.

Elle était beaucoup plus stable que son mari sur ses patins.

Ils se tournèrent vers la colline qui marquait la fin du village. En compagnie de son fils, Jean-Guy Beauvoir, leur gendre, gravissait péniblement la côte. Il remorquait une luge, cadeau qu'Honoré avait reçu du père Noël.

Durant sa toute première descente, le garçon, cramponné à son père, n'avait pas arrêté de hurler. Un cri perçant et ravi. Henri, le berger allemand des Gamache, avait bondi à leur suite.

Pendant le trajet, ils étaient passés devant la Nouvelle Forêt, l'église Saint-Thomas, des maisons en pierres des champs, en briques et en bardeaux. Puis ils avaient culbuté, en riant aux éclats, dans la neige molle du parc du village.

– Il a de redoutables poumons, votre petit-fils, dit Clara Morrow.

Elle et sa meilleure amie, Myrna Landers, se tenaient debout devant la librairie de Myrna, un grog leur réchauffant les mains.

– Je me trompe ou il criait un mot en particulier? demanda Myrna.

– Non, s'empressa de dire Reine-Marie en évitant le regard de ses amies.

Au même moment, un autre cri perçant retentit. Honoré et son père s'élançaient de nouveau.

– C'est bien mon filleul, fit fièrement Ruth, la vieille poète, assise sur un banc entre Florence et Zora. Rose, sa cane, marmottait dans ses bras.

– Que dit Honoré, grand-papa? demanda Florence.

– Il parle comme Rose, fit Zora. C'est quoi, *fu...*

– Je t'expliquerai plus tard, fit Armand en jetant un regard mauvais à Ruth, qui gloussa.

– *Fuck, fuck, fuck*, marmotta Rose d'un air suffisant.

Mais les canards ont souvent cet air-là.

Rose et Armand jouèrent brièvement à qui détournerait les yeux en premier, et c'est Armand qui perdit.

Pendant quelques minutes, Reine-Marie soutint leurs petites-filles, qui glissaient et tombaient sur la glace. Premières étapes de ce qui deviendrait la passion de toute une vie pour le patinage. Un jour, elles y initieraient leurs propres petites-filles.

– Regardez, regardez! cria Florence. Regardez-moi. *Fuu...*

– Oui, l'interrompit son grand-père.

Du coin de l'œil, il constata que Ruth cachait mal son ravissement.

C'était le milieu de la journée, et ils étaient tous invités chez Clara, où les attendaient de la soupe aux pois, du pain tout juste sorti du four, des fromages du Québec et une tarte achetée à la boulangerie de Sarah.

– Sans oublier le chocolat chaud, dit Clara.

– J'espère que c'est un nom de code pour l'alcool, dit Ruth en se levant avec effort.

Armand rapporta ses patins à la maison et trouva dans son bureau le message pris par Daniel. La directrice générale de la Sécurité du Québec lui avait téléphoné depuis son chalet de ski au Mont-Tremblant.

Il la rappela et fut surpris d'apprendre de quoi il s'agissait.

– Une conférence? Donnée par une statisticienne? s'étonna-t-il.

Par la fenêtre, il vit sa famille traverser le parc en troupeau pour se rendre dans la petite maison en pierres des champs de Clara.

– Le service de sécurité du campus ne pourrait pas s'en occuper?

– Vous connaissez Abigail Robinson? lui répondit sa supérieure. Gamache avait entendu le nom, mais il ne voyait pas.

– Pas vraiment, non.

– Vous auriez peut-être intérêt à vous renseigner. Désolée, Armand, mais l’université est à deux pas de chez vous et la conférence ne va durer qu’une heure. Bref, un travail de tout repos. Sinon, je ne vous demanderais pas un service pareil. Mais bon, il y a autre chose.

– Quoi donc ?

– On vous a requis expressément.

– « On » ?

– Eh bien, quelqu’un de l’université. Je crois comprendre que vous y avez une amie.

« Tu parles d’une amie », se dit-il en essayant de deviner de qui il s’agissait. Il connaissait plusieurs professeurs.

Il prit une douche et se changea. Puis, après avoir laissé un mot à Reine-Marie, il partit rencontrer le concierge de l’immeuble.

La salle avait été le gymnase de l’Université de l’Estrie jusqu’à la construction du nouveau complexe sportif. Elle accueillait désormais des manifestations communautaires : campagnes de financement, soirées dansantes, réunions. À la fin de l’été, Armand et Reine-Marie y avaient soupé. Premier rassemblement intérieur autorisé depuis la fin officielle de la pandémie, la soirée avait pour but de recueillir des fonds pour Médecins Sans Frontières. Un des nombreux organismes qui avaient vu les dons chuter pendant la crise.

Mais des mois s’étaient écoulés depuis.

Armand secoua la neige de ses bottes et se présenta au concierge, M. Viau. Ils se trouvaient au centre de la salle, les lignes du terrain central presque effacées sous leurs pieds. Dans l’air, on détectait encore l’odeur si particulière de la sueur adolescente, indélébile, même si, à l’heure actuelle, les adolescents qui l’avaient produite étaient sans doute eux-mêmes parents.

À un bout de la salle rectangulaire se dressait une scène ; à l’autre, le mur où s’alignaient les portes d’entrée. Les fenêtres étaient sur les côtés.

– Vous avez une idée de la capacité maximale?

Dans la vaste salle vide, la voix de Gamache résonnait.

– Non. La question ne s’est jamais posée. On n’a jamais eu assez de monde pour ça.

– Le service d’incendie ne vous en a pas informé?

– Le service d’incendie entièrement composé de bénévoles?

Non.

– Vous pouvez poser la question?

– Oui, mais je connais la réponse. C’est moi le chef des pompiers. Tout ce que je peux vous dire, c’est que la salle respecte le code du bâtiment. Les systèmes d’alarme, les extincteurs, les sorties de secours : tout fonctionne.

Gamache sourit et posa la main sur le bras de l’homme.

– Ne le prenez pas mal. Je suis désolé de vous bombarder de questions et d’empiéter sur vos vacances.

L’homme se détendit.

– J’imagine que vous auriez mieux à faire, vous aussi.

En effet. En arrivant dans l’ancien gymnase, Armand, assis dans sa voiture, avait vérifié ses messages. Reine-Marie lui avait envoyé une photo prise pendant le dîner chez Clara. On y voyait sa fille, Annie, et son bébé, Idola, coiffée de bois de renne.

Il avait souri et touché le visage d’Idola du bout du doigt. Puis il avait rangé l’appareil et était entré dans l’immeuble.

Plus vite il aurait terminé, plus vite il pourrait rentrer. Peut-être même resterait-il de la tarte.

– Je me demande ce qui les a poussés à accepter cette réservation, dit le concierge en faisant faire le tour des lieux à l’inspecteur-chef. Deux jours avant le jour de l’An. Un événement de dernière minute, par-dessus le marché. J’ai reçu le courriel seulement hier soir, pour l’amour du ciel. On me traite comme de la merde, excusez mon franc-parler. Et qui c’est, cette personne? Jamais entendu parler d’elle. Une chanteuse? Il faudra plus qu’un micro? On ne m’a rien dit.

– C’est une conférencière invitée. Sa présentation se fera en anglais. Un lutrin et un micro devraient suffire.

M. Viau s’arrêta et considéra Gamache.

– Une conférence? En anglais? On m’empêche de faire du ski en famille parce que quelqu’un veut donner une conférence?

À chaque mot, sa voix montait d’un cran.

– C’est une blague?

– Hélas, non.

– Seigneur! fit le concierge. Ils n’auraient pas pu louer une penderie? Et vous, que faites-vous ici? Un officier de la Sûreté? De quoi va-t-elle parler, au juste?

– De statistiques.

– Oh mon Dieu! Il n’y aura pas un chat. Sacrée perte de temps!

Gamache grimpa sur la scène et parcourut la salle des yeux.

Il était d’accord avec le concierge. Il serait surpris de voir cinquante personnes dans la salle. Mais Armand Gamache était un homme prudent. Conséquence des trois décennies qu’il avait passées à examiner les cadavres de personnes surprises.

– Je vais chercher les cloisons, chef, annonça M. Viau.

Ils descendirent de la scène et se dirigèrent vers l’entrée principale, aux poignées recouvertes de givre.

– Vous n’auriez pas les plans de l’immeuble, par hasard?

– Dans mon bureau.

Viau revint avec les rouleaux, qu’il remit à Gamache. En se préparant à verrouiller et à rentrer chez lui, le concierge examina le policier.

Il avait reconnu le nom, évidemment, quand Gamache avait téléphoné pour prendre rendez-vous. Et il avait reconnu l’homme à son arrivée. Drôle, tout de même, de rencontrer une personne qu’on a si souvent vue à la télévision, tout au long de la pandémie et bien avant. M. Viau savait que le chef

de la section des homicides de la Sûreté vivait dans la région, mais il ne l'avait encore jamais rencontré.

L'homme qu'il avait sous les yeux était imposant. Un mètre quatre-vingts. Même avec son parka, on voyait qu'il n'était pas gros. Disons plutôt solide. « Entre cinquante-cinq et soixante ans », se dit l'homme. Cheveux gris légèrement ondulés autour des oreilles. Et, bien sûr, la profonde cicatrice sur la tempe.

Le visage du policier, remarqua le concierge, était moins ridé que marqué par la vie. Et Viau imaginait sans mal d'où ces marques étaient venues.

Ils sortirent. Même s'ils y étaient préparés, le froid leur coupa le souffle. Il écorcha leurs visages et fit pleurer leurs yeux. L'homme raccompagna l'inspecteur-chef à sa voiture, leurs pieds crissant sur la neige.

– Vous êtes ici pour quoi ? demanda Viau. Vraiment ?

Dans l'éclat du soleil, Gamache plissa les yeux. La lumière réfléchiée par la neige était si vive qu'il distinguait à peine son compagnon.

– C'est justement la question que j'ai posée à ma supérieure, répondit-il en souriant. Franchement, monsieur Viau, je n'en suis pas certain.

Armand Gamache n'avait pas eu le temps d'effectuer des recherches sur la personne qui se camperait derrière le lutrin. Sur ce qu'elle et ses statistiques diraient.

Et là, au moment où la manifestation allait débiter, l'inspecteur-chef Gamache regarda au-dessus des têtes réunies et trouva M. Viau, au fond, près des portes. Appuyé sur sa vadrouille, il regardait avec incrédulité un flot de gens entrer.

Après l'étude des plans, Gamache avait établi la capacité maximale à environ six cent cinquante personnes debout. Par prudence, il avait réduit le chiffre à cinq cents, persuadé en même temps qu'on n'atteindrait jamais un tel total.

Mais plus il avait approfondi ses recherches, moins il en avait été certain.

Une fois toute la famille couchée, il avait passé ses soirées à regarder des vidéos des conférences données par la professeure Robinson. Au cours des dernières semaines, plusieurs d'entre elles étaient devenues virales.

Ce qui aurait pu n'être qu'une plate énumération de statistiques s'était changé en message quasi messianique pour une population assoiffée d'espoir.

La pandémie était terminée, mais elle avait laissé la population exsangue. Les gens en avaient ras le bol de la discipline et de l'isolement. De la distanciation sociale et des masques. Après des mois et des mois passés à se faire du souci pour leurs enfants, leurs parents, leurs grands-parents et eux-mêmes, les citoyens étaient épuisés, en état de choc.

Ils étaient usés et meurtris, eux qui avaient perdu des proches et des amis. Leur emploi, leurs lieux de prédilection. Fatigués par l'isolement, acculés à la folie par la solitude et le désespoir.

Fatigués d'avoir peur.

À l'aide de ses statistiques, la professeure Abigail Robinson avait montré que l'embellie était imminente. Que l'économie se redresserait, serait même plus vigoureuse qu'avant. Que le système de santé saurait répondre à leurs besoins. Qu'il n'y aurait plus jamais de pénuries de lits, de fournitures et de médicaments.

Plutôt que de multiples sacrifices, la population n'aurait plus qu'à en consentir un seul.

C'est ce « un seul » qui posait problème.

Le rapport d'Abigail Robinson avait été commandé par le gouvernement du Canada dans le cadre des travaux de sa Commission royale sur les conséquences sociales et économiques de la pandémie. Les choix à faire et les décisions à prendre. On avait chargé Abigail Robinson, professeure émérite et directrice du Département de statistiques d'une université de l'Ouest canadien, de compiler les données et de formuler des recommandations.

Elle en avait retenu une seule.

Mais ayant lu le rapport, les membres de la Commission royale avaient refusé de le laisser présenter ses résultats en public.

Et donc, la professeure Robinson avait décidé de s'en charger. Elle avait organisé un petit atelier destiné à des collègues statisticiens. Il avait aussi été mis en ligne.

C'est ainsi qu'Armand avait trouvé la vidéo et vu Abigail Robinson devant ses tableaux et ses graphiques. Avec des yeux intelligents et une voix chaleureuse, elle parlait des victimes, de la survie et des ressources.

D'autres avaient aussi trouvé la vidéo. Des universitaires, certes, mais aussi monsieur et madame Tout-le-Monde. Elle avait été partagée et repartagée. On avait invité la professeure Robinson à prononcer des conférences devant plus de monde. Plus de monde encore. Toujours plus de monde.

Son message se résumait à quatre mots, désormais reproduits sur des t-shirts, des casquettes et de gros macarons ronds.

«Ça va bien aller.»

Le rapport de recherche aride, destiné à croupir sur les tablettes d'une officine gouvernementale, avait pris son envol. Envahi l'espace public. Était devenu viral. Un mouvement était né. Il restait marginal pour l'instant, mais Gamache avait vite compris que ce n'était qu'une question de temps. Comme la pandémie elle-même, le message de Robinson se propageait rapidement. Rejoignait des personnes sensibles à son singulier mélange d'espoir en l'avenir et de crainte pour un monde qui n'adopterait pas sa solution.

«Et toute chose sera bien, et toute chose sera bien, et toute manière de chose sera bien.»

C'était une citation d'une des écrivaines préférées de Gamache, la mystique chrétienne Julienne de Norwich. Qui, au cours d'une période de grandes souffrances, avait proposé l'espoir.

Mais, contrairement à celui de Julienne de Norwich, le message de la professeure Robinson avait un noyau sombre. Le « Ça va bien aller » de Robinson ne s'appliquait ni à tout ni à tout le monde.

À ses rassemblements, on voyait d'autres macarons, vendus pour recueillir des fonds destinés à une mouvance qui, née d'une étude, s'était muée en cause, puis, comprit Gamache, assis dans son bureau paisible éclairé par le sapin de Noël du salon, en croisade.

Sur les nouveaux macarons qu'arboraient ses partisans, on lisait un message plus sinistre. Œuvre d'une vieille poète cinglée mais brillante. Avec une cane démente.

Ou sera-t-il, comme toujours, TROP TARD? Le TROP TARD était en gras et en majuscules. Comme un hurlement. Un cri perçant. Un avertissement et une accusation.

Il avait suffi de quelques mois pour qu'un projet d'étude se transforme en mouvement. Et une obscure universitaire en prophète.

Et l'espoir s'était transformé en indignation, deux clans s'étant cristallisés et affrontés. Certains soutenaient que la professeure Robinson proposait la seule voie d'avenir. Une solution miséricordieuse et pratique. Pour les autres, c'était une atrocité. Une violation infâme de principes sacrés.

Dans la rumeur grandissante de la salle, Armand Gamache jeta un coup d'œil à la femme d'âge mûr qui attendait de prendre la parole et se demanda si la prophète allait devenir une messie. Ou une martyre.

La veille de la manifestation, une fois les enfants baignés et couchés, la maison avait sombré dans le silence, et Jean-Guy Beauvoir était venu rejoindre son beau-père dans le bureau.

En fait, il se dirigeait vers la cuisine dans l'espoir de s'adjuger la dernière tartelette aux fruits secs quand il avait aperçu de la lumière sous la porte.

Après un moment d'hésitation, Jean-Guy s'était décidé à frapper.

– Entrez.

Les cheveux foncés de Jean-Guy avaient commencé à grisonner, et quelques rides étaient apparues sur son beau visage. Après une journée passée sous un soleil radieux, par grand vent, il avait le teint rosé. Il avait toutefois établi sa préférence pour le mot «buriné».

Il baissa les yeux sur l'assiette qu'il tenait à la main. Une cuillerée de beurre au rhum fondait sur la tartelette parfumée qu'il avait réchauffée au four à micro-ondes.

Il avala sa salive, puis posa l'assiette devant son beau-père.

– Tenez. Myrna a apporté des tartelettes, cet après-midi, pendant que nous bâtissons le fort dans la neige et que vous faisiez la sieste.

Jean-Guy sourit. Il savait parfaitement que son beau-père était sorti pour le travail. Jean-Guy lui avait proposé de l'accompagner, mais, pour une rare fois, Armand lui avait suggéré de profiter de ses vacances et, pour une rare fois aussi, Jean-Guy n'avait pas insisté.

Après un séjour à Paris, Jean-Guy et sa famille étaient rentrés à Montréal, et il avait récemment réintégré la Sûreté, où il

partageait désormais le rôle de second de Gamache avec Isabelle Lacoste.

Après les rigueurs et les horreurs de la pandémie, il avait accueilli ces vacances de Noël à Three Pines comme un répit bien mérité. Un soulagement.

De retour à la maison, les enfants avaient enfilé des vêtements secs et bu un chocolat chaud sur le canapé, tandis que les chiens, Henri et le vieux Fred, dormaient à côté de la petite Gracie. Qui était peut-être un chien. Ou un furet.

Les villageois les plus éclairés estimaient que la petite créature était en réalité un suisse. Et le parrain d'Armand, Stephen Horowitz, qui vivait avec eux, soutenait avec un malin plaisir qu'il s'agissait d'un rat.

– Ce sont de petites bêtes très intelligentes, vous savez, dit l'ex-magnat de la finance âgé de quatre-vingt-treize ans aux enfants agglutinés autour de lui sur le canapé.

– Comment le savez-vous? demanda Zora, la plus sérieuse du lot.

– J'en ai été un.

– Vous avez été un rat? s'étonna Florence.

– Oui. Un gros, avec une longue, une très longue queue soyeuse.

Ensuite, les petites, les yeux écarquillés, l'avaient entendu faire le récit de ses aventures de rongeur à Wall Street et à Bay Street. Entre la rue Saint-Jacques à Montréal et la Bourse de Paris.

C'était dans l'après-midi. Ils étaient tous au lit, à présent. Profondément endormis.

Sauf une personne, qui s'agitait encore.

Armand appuya sur la touche «Pause» de son écran et leva les yeux. Alors que la température baissait et que le gel envahissait les os de la vieille maison, il avait entendu les grincements et les craquements familiers. Savoir les membres de sa

famille en sécurité dans leur lit lui procurait une profonde paix.

– Merci.

D'un geste, Armand désigna la tartelette et sourit à Jean-Guy en signe de gratitude.

Ensuite, il retira ses lunettes et se frotta les yeux.

– C'est la personne que vous devez protéger? demanda Jean-Guy en montrant l'écran.

– Oui.

Armand avait l'habitude de donner des réponses succinctes. Jean-Guy se concentra sur l'image.

Une femme d'âge mûr souriait derrière un lutrin. C'était un sourire agréable, sans la moindre trace de mépris. Ni méchant ni fourbe. Ni suffisant ni hystérique. En somme, une personne à l'air aimable.

– Un problème?

Jean-Guy avait devant lui un homme profondément troublé.

Armand jeta ses lunettes sur son bureau et désigna l'écran d'un geste.

– C'est la vidéo de la dernière conférence prononcée par Abigail Robinson, juste avant Noël. Après l'avoir regardée, cet après-midi, j'ai téléphoné au président de l'université pour lui demander de tout annuler.

– Et?

– Il a dit que je m'en faisais pour rien.

Armand ne demandait qu'à croire le président. À enrouler les plans, enfiler son parka et rejoindre sa famille.

Il avait envie de s'installer avec ses petites-filles et son petit-fils, une grosse couverture sur les genoux, et d'observer les oscillations de la queue de Gloria, la jument qui les entraînerait à bord du traîneau rouge sur la route du nord.

Il était plutôt monté dans sa voiture pour se rendre à North Hatley, où habitait la chancelière.

Ce que les médias en ont dit

The Madness of Crowds (La folie des foules), le 17^e roman de la série, a figuré dès sa parution en tête des palmarès du *New York Times*, du *USA Today*, du *Wall Street Journal*, du *Globe and Mail* et du *Toronto Star*, entre autres, ce qui lui a valu la première place des ventes en Amérique du Nord.

« Penny excelle à mettre ses personnages face à des dilemmes éthiques. Le succès de cette autrice ne cesse de se consolider. »

Publishers Weekly

« La signature de Louise Penny émerge dans les débats intérieurs qui déchirent les personnages, dans le fossé qui existe entre ce qu'ils disent et ce qu'ils veulent vraiment dire, dans des réflexions pertinentes concernant, cette fois, la liberté d'enseignement et la façon dont les idées (surtout les mauvaises) peuvent infecter le monde. [...] On retrouve alors l'essence de ce genre bien à elle, qu'on pourrait qualifier de roman policier humaniste. Il est là, l'état d'esprit Three Pines. Et on s'y sent bien. »

SONIA SARFATI,
Le Devoir

« La nouvelle enquête d'Armand Gamache, *La folie des foules*, débute tout juste à la fin de la pandémie. Il y a de l'espoir au cœur de la population de Three Pines. Mais un événement vient tout bousculer. Un événement qui changera tout, comme seule Louise Penny est en mesure de le faire, avec talent, sensibilité et un regard sans concession sur la société et ses dérives. »

MARIE-FRANCE BORNAIS,
Le Journal de Montréal

« Louise Penny est allée très loin avec ce livre-là. [...] Par moments, dans notre lecture, on oublie de respirer. [...] C'est une tricoteuse experte. »

MARIE-CLAUDE VEILLEUX,
Radio-Canada Estrie